Voix plurielles

Volume 1 Numéro 2 : février 2005

Yvonne Y. Hsieh

**Roman picaresque, exotique et ethnographique :
Le complexe de Di
de Dai Sijie**

Citation MLA : Hsieh, Yvonne Y. «Roman picaresque, exotique et ethnographique : Le complexe de Di de Dai Sijie.» *Voix plurielles* 1.2 (février 2005).

Roman picaresque, exotique et ethnographique : *Le complexe de Di* de Dai Sijie

Yvonne Y. Hsieh
Université de Victoria

Février 2005

En ce début du vingt et unième siècle, la scène littéraire française voit la percée de quelques auteurs d'origine chinoise. Gao Xingjian reçoit le prix Nobel en l'an 2000 ; deux ans après s'ouvrent pour François Cheng les portes de l'Académie Française ; plusieurs titres de la jeune Shan Sa figurent sur la liste des bestsellers ; Balzac et la petite tailleuse chinoise, le premier roman de Dai Sijie, cinéaste devenu romancier, connaît un succès international particulièrement phénoménal.¹

Pour ces auteurs franco-chinois ou sino-français, il se pose naturellement une question de classification. S'agit-il de littérature chinoise écrite en français, ou de littérature française portant sur la Chine ? Dans le cas de Gao Xingjian, la réponse est relativement simple. Ses deux grands romans, *La Montagne de l'âme* et *Le Dit d'un homme seul* ont été écrits en chinois, et bien que certains trouvent qu'ils se lisent mieux en traduction française que dans la version originale, ce sont indéniablement des œuvres qui font partie de la littérature chinoise contemporaine. Par contre, les pièces qu'il a écrites directement en français et qui ne portent pas sur la Chine appartiennent au répertoire du théâtre français. Pour les trois autres auteurs mentionnés ci-dessus, la réponse est moins facile. Tout dépend en fait de l'optique des lecteurs et de la lignée littéraire – chinoise ou occidentale – dans laquelle on veut inscrire leurs œuvres. Comme elles sont destinées surtout à un public francophone, il est entièrement justifiable de les lire dans la lignée des romans exotiques tels que les œuvres de Pierre Loti, de Claude Farrère et de Victor Segalen. Mais rien n'empêche non plus qu'on les inscrive dans la tradition littéraire chinoise.

C'est un sujet vaste dont l'exploration pourrait remplir tout un livre. Pour cette étude, j'ai choisi de me limiter au cas de Dai Sijie et de me concentrer sur son deuxième roman, *Le Complexe de Di*, qui a remporté le Prix Fémina 2003. Le premier roman de Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, peut se lire comme un roman exotique dont l'action se déroule dans un village au fin fond de la Chine provinciale (Sichuan) dans les années 1970. Il se lit également comme un roman d'apprentissage où trois adolescents s'initient à l'amour par l'intermédiaire des romans occidentaux qu'ils ont découverts. Mais ce roman s'inscrit aussi parfaitement bien dans le courant

de la littérature des « jeunes instruits », littérature produite à la fin des années 1970 et au cours de la décennie suivante par des écrivains chinois qui racontent les souffrances des jeunes gens envoyés à la campagne dès 1968 pour se faire « rééduquer » pendant la Révolution culturelle.²

Le Complexe de Di est beaucoup plus long, plus complexe et plus troublant que le premier roman de Dai Sijie. On y retrouve l'humour « daïesque » qui expliquait en grande partie le succès de Balzac, mais il s'agit cette fois-ci d'un humour bien plus noir. L'œuvre est difficile à classer, car on a l'impression de trouver plusieurs romans réunis en un seul, uniquement en lisant l'œuvre sous l'optique occidentale. En plus d'être un roman picaresque, ethnographique et exotique, *Le Complexe de Di* est un roman chevaleresque, un roman absurdiste dans la lignée de Kafka, et aussi un roman politique et satirique ! Cette étude se propose d'analyser les différents genres romanesques auxquels recourt l'auteur pour créer une vision de la Chine contemporaine, et d'établir une correspondance entre la multiplicité des genres et la complexité du pays qu'il décrit.

Commençons par le roman picaresque. Le héros, un certain M. Muo, disciple de Freud et de Lacan formé en France, âgé de 40 ans et toujours puceau, rentre dans sa province natale de Sichuan (au sud-ouest de la Chine) en l'an 2000, dans l'espoir de libérer sa bien-aimée, incarcérée pour avoir « vendu à la presse européenne des clichés pris en cachette des tortures pratiquées par des policiers chinois » (69). Pour ce faire, il doit soudoyer le sinistre Juge Di, mais au lieu d'accepter de l'argent, celui-ci exige comme paiement la livraison d'une vierge. Cette requête insolite de la part du juge déclenche les aventures picaresques de Muo qui se trouve plongé dans le petit peuple de la Chine provinciale, à la recherche d'une vierge, « commodité » qui se raréfie en Chine moderne. Plusieurs épisodes du roman se déroulent à bord d'un train ; un chapitre particulièrement rocambolesque (266-297) décrit un voyage du héros en camion, lors duquel se passe un duel entre le camionneur et le chef des bandits Lolo, ce peuple minoritaire qui habite dans les montagnes de Sichuan. On dirait une scène sortie tout droit d'un western : accroché au toit du camion, le chef des bandits essaie d'arrêter le camion en déployant sa pèlerine noire sur le pare-brise, pour bloquer la vision du camionneur, alors que celui-ci fait des manœuvres pour faire chuter le Lolo. Et le tout se passe sur une route montagneuse étroite qui surplombe une falaise !

Le Complexe de Di peut donc se lire comme un roman picaresque à cause des péripéties, des pérégrinations du héros et des rencontres qu'il fait en route avec des personnages pittoresques – par exemple, le camionneur fou, les bandits Lolo, deux sorcières villageoises, un vieil ermite qui détient le secret pour remettre un os cassé en dix jours avec un cataplasme.

Mais le roman picaresque se double d'un roman ethnographique. La Chine qu'évoque Dai Sijie est diamétralement opposée aux images du pays moderne et occidentalisé que retiennent les étrangers qui ne visitent que les endroits touristiques. La Chine présentée ici est largement un pays pauvre, sale et corrompu, qui baigne encore dans la superstition et l'ignorance, malgré la modernisation effectuée dans certains domaines. Si Balzac et la petite tailleuse chinoise a pu être traduit en chinois et publié à Beijing, parce que la critique sociale dans cette œuvre porte sur une époque révolue – celle de la Révolution culturelle, ce deuxième roman de Dai Sijie restera sans doute longtemps sur la liste des livres interdits par le régime, car il vise la Chine contemporaine. L'auteur nous fait d'ailleurs un clin d'œil quand il laisse pénétrer son héros dans le Palais de justice de Chengdu (capitale de Sichuan). Dans cet édifice ultramoderne construit par un architecte australien se trouve le bureau de la Commission antipublications clandestines,

où s'entassent du plancher au plafond les livres interdits, ainsi que des lettres de dénonciation (245-249). Le Complexe de Di est un roman ethnographique car l'observateur (M. Muo), quoique chinois, est un Chinois francisé qui a quitté sa patrie il y a quinze ans. Le regard qu'il porte sur la Chine est par conséquent celui d'un étranger.

Par ailleurs, les observations ethnographiques très fines virent souvent à la satire. On en trouve un bon exemple dans la scène où Muo monte l'escalier d'un immeuble dans le noir, pour rejoindre une amie, surnommée l'Embaumeuse à cause de la profession qu'elle exerce. Celle-ci habite dans un appartement au-dessus de celui des parents de Muo, chez qui il reste pendant sa visite à Chengdu. Il veut atteindre l'appartement de son amie, sans réveiller ses parents. En entendant des tongs en plastique descendre l'escalier en claquant, il est pris de panique, prêt à se sauver au cas où ce serait sa mère qui arrive :

Mais depuis le temps qu'il avait quitté la Chine, il n'était plus capable de reconnaître, uniquement par leur bruit sur des marches d'escalier, la matière dont des tongs étaient faites (plastique ? cuir ? caoutchouc ? mousse ?), à qui elles appartenaient (un homme ? une femme ? un timide ? un violent ? un tendre ? un sévère ?), et quelquefois la disposition sentimentale de leur propriétaire : quand quelqu'un était admis au Parti communiste, ses tongs changeaient de timbre, de résonance, presque de signification, et pendant longtemps, elles semblaient chanter l'hymne national. (200)

En suivant les pérégrinations de Muo à la recherche d'une vierge, le roman donne une vue panoramique de la Chine provinciale contemporaine. Tantôt on voit l'intérieur d'un appartement dans un des immeubles laids de la capitale, ville de 8 millions d'habitants, comme dans le passage ci-dessus. Tantôt on pénètre dans un karaoké de la petite ville de Meigou, où le DJ peut jouer des disques de toutes sortes, « depuis les Beatles, U2, Michael Jackson, Madonna, jusqu'à Soleil rouge de notre cœur, L'Orient rouge ou des discours du président Mao chantés par des stars de Hongkong sur de la musique électronique » (273). A un autre moment, on s'arrête dans un petit village, où deux vieilles sorcières bavardent devant deux cercueils en bois flamblant neuf, la coutume locale étant de « préparer à l'avance le cercueil des parents âgés, et de l'exposer à leurs yeux jusqu'au dernier jour, comme une sorte de garantie d'habitation pour la vie prochaine » (117). Autant d'images incongrues qui reflètent la multitude de sociétés diverses renfermées dans ce pays.

Le roman ethnographique se double à son tour d'un roman exotique.³ C'est donc l'étrangeté des mœurs chinoises, tant urbaines que rurales, qui fait l'intérêt du livre. Cet exotisme est ressenti non seulement par les lecteurs, mais aussi par le personnage central, M. Muo, et par d'autres personnages chinois.⁴ L'exotisme gastronomique est sans doute l'aspect le plus frappant : on trouve dans *Le Complexe de Di* un grand nombre de descriptions de plats insolites, à cause de la gourmandise du Juge Di. Quelqu'un accusé de meurtre pourrait, par l'intermédiaire de son avocat, inviter le Juge à dîner dans un restaurant cinq étoiles la veille du procès, afin de convenir de la peine que [le Juge] administrerait le lendemain [à l'accusé], tout en savourant ensemble, dans la plus parfaite complicité, des mets délicieux, comme l'abalone, aussi appelé ormeau, un crustacé

d'Afrique du Sud, ou encore des pattes d'ours importées de Sibérie, ou ce plat dit des « Trois Cris » qui consiste à déguster vivants des souriceaux nouveaux-nés dont les cris ressemblent à des pleurs de bébé. Le premier cri est poussé lorsqu'on les pince entre des baguettes de jade ; le deuxième leur est arraché quand on les trempe dans une sauce au vinaigre et au gingembre ; le troisième quand ils tombent dans la bouche du mangeur, entre les dents jaunâtres d'un juge [. . .]. (77-78)

Hélas, ce plat de souriceaux nouveaux-nés dégustés vivants n'est pas une invention de l'auteur ! À la réflexion, toutefois, il n'y a pas plus de cruauté à manger des souriceaux que des agneaux ou des veaux, ce qu'on fait dans tous les pays d'Occident, ni à les tuer à table plutôt que dans l'abattoir ou dans la cuisine. Ce qui est beaucoup plus troublant, c'est la comparaison entre les cris des souriceaux et les pleurs de bébés,⁵ d'autant plus que cette métaphore du cannibalisme reviendra à plusieurs reprises par la suite.

La première fois que Muo se présente au bureau du Juge Di, avec une offrande de 10 000 dollars américains, qu'il doit déposer, comme convenu, dans le troisième tiroir du secrétaire du Juge, laissé entrouvert à cette fin, il s'enfuit d'épouvante sans avoir accompli sa mission. Qu'est-ce qui lui fait si peur ? Le Juge est plutôt d'excellente humeur ce jour-là car la Chine vient de gagner une vingtième médaille d'or en judo féminin aux Jeux Olympiques de Sydney (94). Mais Muo a remarqué dans le bureau un modèle réduit d'avion de combat entièrement fait de douilles de balles de fusil, dont chacune est gravée d'un nom et d'une date (92). Il saisit plus tard la vérité : avant d'exercer sa profession actuelle, le Juge Di avait été tireur d'élite ; le nom gravé sur chaque douille est celui d'un condamné à mort fusillé par lui ; la date est celle de l'exécution et chaque douille est la relique d'une balle tueuse (98). A ce moment-là, « l'homme qui lui faisait face lui parut un diable assoiffé de sang, une incarnation de la pure terreur, de la cruauté gratuite et du mal » (98). Pris de terreur, Muo quitte le bureau du Juge à toute vitesse.

Plus loin dans le livre, un lien est explicitement établi entre le sadisme du Juge Di et son appétit vorace. Il adore manger du sang d'âne, et à l'époque où il était tireur (c'est-à-dire bourreau), il mangeait du sang d'âne tous les jours où il avait exécuté un ou plusieurs condamnés à mort (317). Devenu juge richissime, il s'est initié à la gastronomie occidentale, dont il apprécie surtout la charcuterie. Il aime prendre le petit déjeuner au Holiday Inn, le meilleur hôtel de sa ville. Là, il mange à volonté du saucisson [. . .], du jambon, des côtelettes panées, de la poitrine fumée, du salami, de l'andouille. Pour lui, ce sont des amuse-gueules sympathiques, mais insuffisamment consistants pour un déjeuner ou un dîner, surtout quand il s'agit de rassasier la faim à la fois physique et morale que lui donnent les condamnations qu'il prononce. Ces moments sont encore plus intenses, plus excitants que l'exécution d'une peine capitale où le tireur se contente d'appliquer les ordres et la volonté des autres. Le plaisir de tuer est unique et très masculin, mais au cours des séances au tribunal, à la jouissance masculine du pouvoir, dont la vie et la mort sont les enjeux, s'ajoute le plaisir du jeu, assez féminin [. . .] dans lequel il est un chat qui tient une souris entre ses pattes [. . .]. Après une telle stimulation, tout son corps, ses organes, ses muscles exigent d'être rassasiés, comme certains hommes, après l'amour, ont besoin de manger et plongent dans le frigo avec une fébrilité boulimique. (319)

Cependant, ce goinfre accepte de se mettre à un régime de concombre de mer, mollusque invertébré sans aucun goût, mais réputé pour ses qualités aphrodisiaques, et qui jadis était réservé aux empereurs chinois épuisés par leurs milliers de concubines (320-322).

L'appétit vorace du Juge n'est évidemment pas sans rapport avec son étrange obsession sexuelle. Après le premier échec de sa rencontre avec le Juge Di, Muo se voit accorder une deuxième chance grâce à l'intervention d'un ami. Au lieu de 10 000 dollars américains, le Juge exige la livraison d'une vierge : « Une fille qui n'a pas encore perdu sa virginité, dont le melon rouge n'a pas encore été fendu » (104). Le « melon rouge fendu » est une expression vulgaire utilisée en chinois pour désigner la défloration d'une vierge. L'image est surtout visuelle mais il y a naturellement une association gastronomique. Le Juge Di n'exige pas une vierge uniquement pour le plaisir – il est marié, et un homme aussi riche et puissant que lui trouverait facilement des maîtresses. Par ailleurs, il n'est pas nécessaire que cette vierge soit jolie ou jeune ; il accepte volontiers l'offrande de l'Embaumeuse, une femme d'un certain âge. L'Embaumeuse allait épouser autrefois un homosexuel qui s'est suicidé en se jetant par la fenêtre la veille de leur mariage. Restée veuve et vierge à 40 ans, elle accepte de se livrer au Juge Di pour rendre service à Muo et pour avoir sa première expérience sexuelle. Pour le Juge, il s'agit en fait d'une sorte de « vampirisme sexuel » : c'est un concept qui remonte aux manuels taoïstes secrets de l'Antiquité chinoise,⁶ selon lequel un homme peut se rajeunir et même atteindre l'immortalité en faisant l'amour avec un grand nombre de femmes, et en particulier avec des vierges. S'il suit correctement les techniques préconisées, l'homme prendra l'essence de la femme pour renforcer sa vitalité, ce qu'explique à Muo l'ami qui lui sert d'intermédiaire auprès du Juge Di :

Quand les Chinois font l'amour, c'est pour deux choses fondamentales, qui n'ont rien à voir entre elles. La première, c'est pour avoir des enfants. C'est mécanique, c'est un boulot [. . .]. La seconde, c'est pour se nourrir, pendant l'acte sexuel, de l'énergie de sa partenaire, de son essence féminine. Et celle d'une vierge, tu te rends compte ? Sa salive dégage un arôme plus parfumé que celle des femmes mariées et ses sécrétions vaginales sont une grâce exquisite pendant le coït. C'est là que réside la force vitale la plus précieuse au monde. (110)

Selon cette perspective, l'acte sexuel serait donc une sorte de cannibalisme ou de vampirisme sexuel.⁷ L'auteur transforme littéralement le Juge Di en vampire dans une scène qui sort d'un film d'horreur. En arrivant chez le Juge (pour coucher avec lui), l'Embaumeuse apprend qu'il vient de mourir d'une crise cardiaque, après un marathon de mahjong qui a duré trois jours et trois nuits. Le lendemain, Muo rend visite à son amie à la morgue, où elle s'apprête à embaumer le Juge. Tout à coup, celui-ci se réveille, se dresse et la prend dans ses bras. Elle s'échappe avec l'aide de Muo, mais le lendemain, elle est arrêtée à son travail et Muo est obligé de s'enfuir en train.

A un moment donné, Muo confronte la sexualité telle qu'expliquée par Freud et la sexualité chinoise, du moins telle qu'elle est conçue par les adeptes du culte taoïste de l'Antiquité. Muo « avait même l'impression que le cas du Juge Di, ou le cas des Chinois, avait échappé à son grand maître Freud, connaisseur de toutes les perversions humaines ». Selon Freud, l'homme souffre d'un complexe de castration ; la défloration d'une femme « représente un danger particulièrement intense » et « l'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de

se montrer alors incapable » (107). Muo en conclut que « Freud et le Juge Di ne sont pas du même monde » (108), puisque celui-ci ne semble pas souffrir le moindre complexe de castration. Son complexe (qui donne le titre au roman) est en fait tout autre.

Vu que Muo est présenté comme le disciple de Freud et de Lacan, il y a naturellement de nombreuses références à ces deux psychanalystes dans le livre, ainsi que quelques analyses de rêves. On y trouve aussi des allusions à plus de vingt autres écrivains occidentaux.⁸ Cependant, le seul auteur avec qui le livre présente un lien intertextuel vraiment important, c'est le Hollandais Robert van Gulik, diplomate, sinologue et romancier. Ambassadeur de la Hollande au Japon à sa mort, Van Gulik (1910-1967) était un sinologue éminent dont l'ouvrage le plus important s'intitule *Sexual Life in Ancient China : A Preliminary Survey of Chinese Sex and Society from ca. 1500 B. C. till 1644 A. D.* (1961).⁹ C'est un ouvrage d'historien qui discute non seulement les mœurs sexuelles des Chinois de l'Antiquité (avant la dynastie Qing), mais aussi maints autres sujets, dont le mariage, la famille, les rapports entre les femmes et les hommes, la mode, les meubles, les critères de la beauté masculine et féminine à des époques différentes, la peinture, la littérature, les grands événements historiques et la société chinoise en général. En particulier, van Gulik parle dans son livre des manuels sexuels taoïstes.

Mais pour les amateurs de polars, le nom de Robert van Gulik est surtout associé aux seize titres qu'il a publiés sur le Juge Dee (Ti en traduction française), personnage qui s'inspire de Di Renjie, un juge chinois du VII^e siècle (de l'époque Tang), renommé pour son intelligence et sa probité. Ce détective chinois à la Sherlock Holmes qui recourt à sa puissance de déduction pour rétablir la justice, s'oppose bien sûr en tous points au corrompu et superstitieux Juge Di de Dai Sijie, qui incarne les problèmes systémiques de la soi-disant « nouvelle » Chine.¹⁰

Alors que le Juge Dee de van Gulik travaillait à l'intérieur d'un système judiciaire dur mais au fond équitable, le Juge Di de Dai Sijie semble travailler au sein d'une société « cannibale », où la loi ne compte pour rien. Le roman de Dai Sijie découvre pleinement la vieille Chine qui se cache derrière la « nouvelle » Chine. Nonobstant les téléviseurs, les téléphones mobiles, les palais de justice ultramodernes construits par des architectes étrangers, et les disques de Madonna et de U2 qu'on peut même trouver dans une petite ville provinciale, la vieille mentalité subsiste, dont l'étrange obsession sexuelle du Juge Di n'est qu'une manifestation.

S'agit-il d'un règlement de compte avec la patrie par un dissident ? Est-ce son engouement excessif pour la littérature et la société occidentales qui le fait dénigrer sa propre culture ? Selon moi, Dai Sijie ne fait que renouer avec la littérature chinoise de la première moitié du 20^e siècle, dans sa présentation peu flatteuse de la Chine contemporaine. L'œuvre considérée comme le premier texte chinois moderne, c'est le conte intitulé « Le Journal d'un fou », publié par Lu Xun (1881-1936) en 1918. Par les yeux d'un fou qui se croit entouré de cannibales résolus à le tuer pour le manger, l'auteur condamne indirectement la vieille Chine comme une société inhumaine, mangeuse d'hommes, malgré la moralité confucéenne qu'elle affiche. Dans les trois décennies qui précèdent la prise de pouvoir par les Communistes en 1949, presque toute la littérature sérieuse de l'époque présente une vision très négative de la vieille Chine. Selon le critique C. T. Hsia, la littérature chinoise entre 1917 et 1949 était obsédée par la Chine « as a nation afflicted with a spiritual disease and therefore unable to strengthen itself or change its set ways of inhumanity. All the major writers of the period – novelists, playwrights, poets, essayists – are enkindled with this

patriotic passion » (533-534). Un peu plus loin, Hsia écrit : « [E]very important modern Chinese writer [de la période entre 1917 et 1949] is obsessed with China and spares no pain to depict its squalor and corruption » (536). Sous le régime communiste, la vieille société « mangeuse d'hommes » devient un lieu commun du discours révolutionnaire. Dans un livre récent intitulé *The Mouth that Beggars: Hunger, Cannibalism, and the Politics of Eating in Modern China*, Gang Yue démontre l'importance de la métaphore du cannibalisme dans la littérature chinoise depuis Lu Xun jusqu'à l'époque contemporaine : « It cannot be overemphasized that the metaphor of 'the human-eating old society' initiated by Lu Xun and crystallized in the Communist discourse of revolution is the central, organizing trope for modern China's self-articulation » (91). Elle signale en outre que le mot rou en chinois signifiant à la fois chair et viande,¹¹ le passage est facile entre carnivorisme et cannibalisme (littéral ou métaphorique), ce qu'on l'a vu chez le Juge Di. Le roman de Dai Sijie s'inscrit donc parfaitement bien dans l'histoire littéraire chinoise du vingtième siècle.¹²

Toutefois, la vision de la Chine chez Dai Sijie n'est pas purement négative. La vieille Chine a aussi ses beautés. Muo s'émerveille, par exemple, devant la collection de marionnettes chez l'Embaumeuse :

Il est comme envoûté chaque fois qu'il voit les petits personnages drapés dans leurs costumes de satin ou de soie colorés, des empereurs en robes brodées de dragons, des impératrices parées de bijoux, des lettrés tenant un éventail, des généraux bardés de sabres et de lances, des mendiants, etc. [. . .] Il y en a une vingtaine, toutes plus ravissantes les unes que les autres, « d'une beauté à couper le souffle ». Muo pourrait rester des heures à les admirer. (205)

De plus, si le Juge Di incarne le mal et la pourriture de la vieille Chine qui se cache encore sous la « nouvelle » Chine, les quatre autres personnages principaux dans le roman ont curieusement une chose en commun : la virginité. Ce qui rend ce fait encore plus extraordinaire, c'est que trois de ces personnages ont 40 ans : le héros Muo, son ancienne voisine l'Embaumeuse restée veuve et vierge 15 ans après le suicide de son mari homosexuel, et la fiancée de Muo, Volcan de la Vieille Lune (traduction littérale des idéogrammes qui constituent son nom), restée fidèle à son ami malgré les années de séparation. Quand Muo et l'Embaumeuse tombent dans les bras l'un de l'autre après l'expérience traumatisante à la morgue, Muo voit son dépucelage comme une déchéance et une trahison de sa bien-aimée,¹³ car il s'est toujours comparé à Don Quichotte, fidèle et incorruptible.¹⁴ La chasteté de ces trois personnages, qui contraste avec l'étrange complexe du Juge Di, reflète un aspect opposant de la Chine, voire la pudeur foncière des Chinois.¹⁵ Le quatrième personnage vierge dans le roman, c'est la jeune fille surnommée Petit Chemin, qui accepte de se livrer au Juge Di, contre la promesse faite par Muo de l'emmener en France et de lui apprendre le français après. Lorsque Muo fait sa rencontre dans un train pendant sa fuite de Chengdu après le fiasco à la morgue, cette jeune fille filiale porte un cadeau d'anniversaire pour son père, un pack de bières Heineken, « l'équivalent de ce qu'elle a gagné en deux mois de travail comme femme de ménage » (257). Quand Petit Chemin se casse le tibia dans un accident de camion (dans l'épisode des bandits Lolo), c'est un autre personnage pittoresque sorti de la vieille Chine, un vieil ermite dont

le travail consiste à ramasser les excréments du dernier panda de la région pour les envoyer aux scientifiques,¹⁶ qui remet sa jambe en dix jours, par une méthode secrète qu'il a apprise autrefois d'un moine bouddhiste. Tout n'est donc pas à rejeter de la vieille Chine !¹⁷

Une fois guérie, Petit Chemin change d'idée – elle ne veut plus se livrer au Juge ; avant de se sauver, elle libère un lorient de sa cage. Le lorient dans une cage étant une métaphore traditionnelle pour la courtisane, l'acte de la jeune fille symbolise donc son rejet de la prostitution comme moyen de réaliser son rêve de partir à l'étranger. La pureté de ces quelques personnages semble offrir une lueur d'espoir dans le roman : si la société est pourrie, il reste tout de même quelques individus purs. Mais cette pureté personnelle ne réussit pas à atténuer la vision foncièrement pessimiste de la Chine, car le livre se termine sur un ton des plus ironiques et tragiques. En échange de la guérison du tibia de Petit Chemin, le Vieil Observateur avait exigé que Muo épouse sa fille. Dans la dernière scène du roman, Muo s'apprête à se constituer prisonnier dans l'espoir de sauver Volcan et l'Embaumeuse, car avec la fuite de Petit Chemin, il n'a plus d'autre moyen pour calmer la fureur du Juge Ti. C'est à ce moment-là que la fille du vieillard se présente chez lui. « Embarrassé, il veut la faire entrer, l'inviter à prendre le thé, mais sa langue le trahit et il s'entend dire : -- Tu es vierge ? » (347). Et le roman se termine sur cette interrogation. Le héros chevaleresque, fidèle et incorruptible, se trouve donc pris au jeu : à jamais, il est devenu le proxénète du terrible Juge Di.

Pour conclure, *Le Complexe de Di* est un roman déconcertant qui s'inscrit tant dans la lignée littéraire française que chinoise. Tour à tour roman picaresque, ethnographique, exotique, absurdiste¹⁸, satiriste, ou chevaleresque, l'œuvre semble vouloir partir dans tous les sens et frappe souvent par son incongruité. Mais cette incongruité reflète celle de la nouvelle Chine, où la modernisation, l'occidentalisation et le progrès technologique côtoient les vieilles croyances et pratiques, et surtout les pires abus des droits humains.

Références

- Cheng, François. *Le Dit de Tianyi*. Paris : Albin Michel, 1998.
- . *L'Eternité n'est pas de trop*. Paris : Albin Michel, 2002.
- Dai, Sijie. *Balzac et la petite tailleuse chinoise*. Paris : Gallimard, 2000.
- . *Le Complexe de Di*. Paris : Gallimard, 2003.
- Dutrait, Noël. « Les grandes fractures du XXe siècle ». *Magazine littéraire*. No 429 (mars 2004) : 51-54.
- . *Petit Précis à l'usage de l'amateur de littérature chinoise contemporaine (1976-2001)*. Arles : Editions Philippe Picquier, 2002.
- Gang, Yue. *The Mouth that Begs : Hunger, Cannibalism, and the Politics of Eating in Modern China*. Durham & London : Duke University Press, 1999.
- Gao, Xingjian. *Le Livre d'un homme seul*. Trad. Noël et Liliane Dutrait. La Tour d'Aigues: Ed. de l'Aube, 2000.
- . *La Montagne de l'âme*. Trad. Noël et Liliane Dutrait. La Tour d'Aigues: Ed. de l'Aube, 1995.
- Holzman, Marie. « Les auteurs chinois contre leur culture ». *Magazine littéraire*. No 429 (mars 2004) : 64-65.
- Hsia, C. T. *A History of Modern Chinese Fiction*. New Haven and London : Yale University

Press, 1971.

Link, Perry. *The Uses of Literature*. Princeton : Princeton University Press, 2000.

Loti, Pierre. *Les Derniers jours de Pékin*. Paris : Calmann-Lévy, 1902.

Lu Xun. « *Diary of a Madman* » (Kuangren riji) in *Diary of a Madman and Other Stories*. Trad. William A. Lyell. Honolulu : University of Hawaii Press, 1990.

Shan Sa. *Impératrice*. Paris : Albin Michel, 2003.

---. *La Joueuse de Go*. Paris : Bernard Grasset, 2001.

---. *Porte de la paix céleste*. Monaco : Ed. du Rocher, 1997.

Van Gulik, R. H. *Sexual Life in Ancient China : A Preliminary Survey of Chinese Sex and Society from ca. 1500 B.C. till 1644 A.D.* Introd. Paul R. Goldin. Leiden, Boston : Brill, 2003. (Première Edition, Brill, 1961)

¹ Un article publié dans L'Express le 2 octobre 2003 donne ces chiffres, déjà datés: Le livre a été acheté par 35 pays; 650 000 exemplaires ont été vendus en France, 350 000 aux Etats-Unis. L'adaptation cinématographique est sortie en automne 2002.

² La littérature des « jeunes instruits » fait partie de la « littérature des cicatrices » qui « aborde essentiellement deux thèmes : les malheurs des gens du commun pendant la période de la Révolution culturelle, les persécutions (physiques et morales) qu'ils ont subies, ainsi que les luttes qu'ils ont menées ; le sort de la génération des 'jeunes instruits' durant la même période, comment ils se sont consacrés corps et âme à ce mouvement pour en devenir bientôt la cible principale » (Dutrait 22). Voir aussi Link (5-55), pour un résumé des circonstances historiques et politiques qui ont accompagné ce mouvement littéraire.

³ Pour moi, le roman ethnographique met l'accent sur la présentation de l'autre, alors que le roman exotique insiste davantage sur l'expérience du soi, sur le sentiment de dépaysement et d'étrangeté face à l'autre.

⁴ Par exemple, l'Embaumeuse raconte à Muo le dépaysement qu'elle a ressenti en traversant les jardins du Juge Di en voiture : « Soudain, dans la lumière des phares, une forme est apparue, un animal étranger, fantomatique, qui ressemblait à un dragon ou à un serpent tropical, avec une tête plate qui remuait, à un mètre du sol [. . .]. J'ai poussé un cri d'horreur. Mon escorte a éclaté de rire et m'a dit que c'était un chrysanthème qu'on avait offert au Juge Di, si précieux qu'il fallait quatre jardiniers pour s'en occuper en permanence, le tailler, l'arroser avec une eau spéciale, dont la composition est secrète, uniquement pour maintenir sa forme de dragon. C'est une fleur hors de prix » (172).

⁵ Par comparaison, les descriptions des « mets saugrenus » servis à un banquet provincial – ailerons de requin, vessies de cachalot, nerfs de biche, ragoûts de racines de nénuphar aux œufs de crevette – dans *Les Derniers Jours de Pékin* (397) de Loti semblent bien fades !

⁶ Ces manuels ont été rédigés par les adeptes du culte taoïste qui s'accompagne d'un cortège de rites et de superstitions, et qui n'a rien à voir avec la philosophie taoïste de Laozi et de Zuangzi, laquelle préconise une vie simple et insouciance en harmonie avec l'univers.

⁷ Inutile de dire que cette attitude n'est nullement répandue parmi les Chinois !

⁸ Baudelaire, Borges, Boswell, Cervantes (Don Quichotte), Cocteau, Conrad, Derrida, Doyle, Eliot, Embirikos, Flaubert, Foucault, Frost, Gide, Hugo, Joyce, Jung, Kafka, Lévi-Strauss, Mallarmé, Pound, Proust, Singer, Valéry, van Gulik, Verlaine et Voltaire.

⁹ Cet ouvrage est mentionné parmi les livres de chevet de Muo : « La vie sexuelle dans la Chine ancienne de Robert Van Gulik s'échappa de la pile de livres et tomba sur le tapis fané qui couvrait le parquet, s'ouvrant sur une xylographie vieille de cinq siècles du Lie-nu-chuan, qui représente quatre femmes en train de se déshabiller [. . .] » (151-152). Plus tôt dans le roman, Muo se rend sur le terrain d'exécution où le Juge Di a l'habitude de faire du jogging. Un des deux soldats qu'il y rencontre évoque les romans de Van Gulik (83).

¹⁰ « Le nom complet du juge est Di Jiangui, Di étant son nom de famille [. . .], Jiangui son prénom, un prénom très répandu parmi les Chinois dont la naissance coïncida avec celle de la République communiste, en 1949, et qui signifie

- ‘Construction de la Patrie’, en référence à une déclaration solennelle que Mao fit sur la place Tian’anmen, de sa voix de contre-ténor, un tantinet tremblante » (76). Le nom du Juge resserre le lien entre le personnage et la « Patrie ».
- ¹¹ « ‘[F]lesh’ and ‘meat’ in Chinese share the same word, rou. This term occupies a vast field of signification from human flesh to all different kinds of animal and fruit meat, modified only by the animal or plant’s name as a descriptive attribute. The compounds of rou include renrou (human flesh), gourou (dog meat), zhurou (pork), niurou (beef), jirou (chicken meat), niaorou (bird meat), yurou (fish meat), sherou (snake meat), chongrou (bug meat), hetaorou (walnut meat), just to name a few. [...] rou is much more powerful in generating ambiguity than ‘flesh’ and ‘meat’ combined. The above list of compounds and their English translation illustrates such linguistic capacity and flexibility » (28).
- ¹² Pour un résumé des grands mouvements littéraires chinois du vingtième siècle, voir l’article de Noël Dutrait, « Les grandes fractures du XXe siècle ». Le court texte de Marie Holzman, intitulé « Les auteurs chinois contre leur culture », traite « d’un genre assez particulier : le rejet, ou, pour le moins, la critique, virulente, de la culture chinoise ». Elle fait mention du thème du cannibalisme, citant en particulier Mo Yan et Zheng Yi. Le premier « s’appesantit lourdement dans Le Pays de l’alcool [paru en 1992] sur une fantaisie onirique dans laquelle les cadres d’une petite ville se rassemblent pour déguster des rôtis de nourrissons engraisés tout spécialement pour embellir leurs agapes » (64). Le deuxième, « auteur d’un témoignage accablant sur des actes de cannibalisme qui se sont déroulés durant la Révolution culturelle et qui ont fait plus de dix mille victimes [Monument rouge – 1993] », n’a pas hésité à écrire : « Notre nation entière est cannibale ! [...] car il lui manque cet élément fondamental – le sens de l’humain » (65). Gang Yue discute ces deux ouvrages dans les chapitres 6 et 7 de son livre.
- ¹³ « Avec un déchirement, il se dit que le plus beau vœu du monde eût été de conserver sa virginité jusqu’à la sortie de prison de Volcan de la Vieille Lune pour la lui consacrer » (226).
- ¹⁴ « Muo l’incorruptible ! Muo le fidèle ! Muo le chevalier. Tel Don Quichotte, il invoqua le nom de Volcan de la Vieille Lune, évoqua son image en pédalant sur le chemin cahoteux [...] » (121). Dans son journal intime, il écrit que le peuple français a apporté à l’histoire mondiale, non pas la révolution de 1789, mais un esprit chevaleresque (240-241).
- ¹⁵ Van Gulik prétend que la pudeur excessive des Chinois commence à l’époque Yuan (1279-1367) et s’aggrave au cours des dynasties Ming (1368-1644) et Qing (1644-1912), mais que les mœurs sexuelles étaient plus libres dans la Chine de l’Antiquité (Sexual Life in Ancient China 245-6, 264-265, 334-335).
- ¹⁶ Ce travail absurde semble être une punition : le Vieil Observateur a été autrefois condamné à cinq ans de prison pour avoir tenté de s’échapper à Hong Kong après les événements de 1989 (306).
- ¹⁷ Encore une preuve que tout n’est pas à rejeter de la vieille Chine : à l’hôpital ultramoderne de Chengdu, réputé pour son département de chirurgie ostéologique, le médecin-chef fait le diagnostic suivant du cas de Petit Chemin : « une fracture du tibia, nécessitant une opération avec pose de broches, dans les jours à venir. Puis une attelle pendant deux mois, et une nouvelle intervention pour retirer les broches. Raccourcissement prévisible de l’os fracturé qui entraînera chez la patiente une probable et irréversible claudication » (299-300). Avec la méthode secrète du Vieil Observateur, les deux fragments de tibia se remettent de façon miraculeuse.
- ¹⁸ Les démêlés absurdes de Muo avec la justice renvoient évidemment au Procès de Kafka, évoqué à deux reprises dans *Le Complexe de Di* : « (souviens-toi, Muo, du fameux début du Procès de Kafka, la phrase la plus effrayante de toute l’histoire de la littérature : ‘Quelqu’un avait dû calomnier Joseph K., car, sans rien avoir fait de mal, il fut arrêté un matin’) » (142) ; « Toutefois, le médecin pénitentiaire fut arrêté chez lui, par un matin beau et serein, comme le dit la première phrase du Procès » (340).